

UNE BELGE PRÉCOCE, ÉQUIVOQUE ET BI-CULTURELLE

Quoi de plus vague pour les céramologues qu'une vaisselle se réclamant à la fois du répertoire de la terre sigillée italique et reproduisant des modèles de la céramique gauloise ?

Néanmoins, son appellation procède toujours aujourd'hui du concept général élaboré, à la fin du XIX^e s., par les archéologues allemands, comme si elle représentait, sous Auguste, le premier révélateur d'une synthèse culturelle en voie de réussite.

Et les faits archéologiques plaident en faveur de sa diffusion très précoce dans les milieux favorisés : sépultures aristocratiques, cantonnements militaires frontaliers, zones urbaines.

Elle a de quoi séduire : pour l'incorporer dans les typologies plus éloignées, on la rebaptisera gallo-belge ; dans le doute, on fera appel à la couleur de sa robe, noire ou rouge, pour la désigner.

Mais à bien la considérer, elle devient équivoque. A priori, chacun la connaît et la reconnaît. Pour peu qu'on s'y intéresse dans le détail, elle semble fuir ou s'offrir à nous sous une infinité de facettes.

Est-elle à table ou dans la cuisine ? Est-elle produit de luxe ou vaisselle courante ? Constituait-elle des services ? Est-elle locale ou régionale ? Sa technologie est-elle à prendre en compte pour discriminer des courants commerciaux ? En outre, sa longévité pose problème : l'accepte-t-on jeune et la refuse-t-on dès qu'elle devient centenaire ?

A son propos, un consensus minimum s'est fait jour parmi les céramologues : elle représente un phénomène particulier, lié aux premiers temps de la Romanisation, dont l'impact s'estompe à la fin du I^{er} s. de notre ère. En outre, de bonnes typologies, des estampilles, quelques ensembles fermés et des associations de matériel, permettent une approche raisonnable. Mais au-delà ? Dès qu'elle est traitée en quantitatif ou par le biais de l'examen des pâtes et des techniques, elle nous pose des problèmes insurmontables.

En retenant pour thème régional l'abord de cette céramique, les organisateurs ont eu le souci de réexaminer un certain nombre de questions en rapport avec une vaisselle dont l'importance n'échappe à personne dans les niveaux gallo-romains du nord de la Gaule. Dans cette perspective, un appel a été lancé à quelques protagonistes de ces problèmes, se situant dans les zones concernées, sans hésiter à recourir à la compétence de céramologues venus d'horizons géographiques situés en périphérie de la Gaule. C'est à eux que revient aussi le mérite du succès de la manifestation.

Le tour d'horizon a concerné la Grande-Bretagne, la vallée rhénane néerlandaise et allemande, la région des Trévires, les ateliers et les sites de référence de l'intérieur du pays, dans le nord de la Gaule, en France et en Belgique.

Sans apporter de solutions définitives à la variété des problèmes posés, un autre mérite de ce congrès a été sans doute de les avoir débattus, dans une perspective de recherche internationale : on y a mieux perçu, je l'espère, les démarches suivies par les céramologues de pays voisins, on a eu l'occasion de visionner des sites importants pour lesquels notre connaissance était plutôt livresque.

Que retenir de cette journée régionale ?

Les communications présentées peuvent avoir contribué à appréhender la place qu'occupe cette céramique dans les camps militaires, son association avec des ensembles fermés, sa production, sa commercialisation, et à nous informer sur la recherche en cours dans les régions.

La prise en compte des installations frontalières de Nimègue nous a rappelé la précocité de cette vaisselle, tout en nuancant certains points de vue traditionnels : la céramique belge y demeure, pour les époques anciennes, un produit de luxe, assez rare, qu'il convient d'interpréter à la lumière de l'influence militaire.

L'environnement de cette céramique et son association avec des gisements bien datés, ressortent de mieux en mieux, grâce à l'étude de grandes séries quantitatives qui sont élaborées en milieu urbain, à Chartres et à Tongres, par exemple, ou dans les grandes nécropoles trévires. Le quantitatif permet de préciser son importance relative dans des stratigraphies multiples et pour chaque période ; ainsi à Tongres, la place réduite qu'occupe la céramique belge à certaines périodes, autorise à mieux cerner sa période de popularité.

Quelques zones de production, relativement mal connues, comme l'Argonne, ont donné lieu à des communications qui ont mis à disposition un matériel neuf. Tandis qu'en matière d'étude du phénomène de la commercialisation de

la céramique belge, les sites anglais auxquels il a été fait mention, constituent des éléments majeurs de référence, pour apprécier la circulation de la céramique gauloise.

Le tour d'horizon de nos connaissances, au plan des régions, est demeuré, quant à lui, trop partiel pour déboucher sur une vue de synthèse.

Quant aux débats engagés en fin de la journée, on peut dire qu'ils montrent le grand intérêt que les céramologues portent à la céramique gallo-belge. Ils la considèrent comme un fossile chronologique de qualité mais ils demeurent perplexes devant la multiplication des pâtes et des techniques qui caractérisent une céramique peu homogène. Il faudra bien un jour, à l'échelon régional, mettre en œuvre des travaux discriminant les céramiques gallo-belges ayant fait l'objet d'un commerce lointain des céramiques à débouchés limités. C'est la seule démarche qui permettrait de sortir de l'impasse. Mais c'est un projet ambitieux, un peu trop sans doute, lorsqu'on connaît les moyens à disposition des archéologues chargés de la rédaction des rapports de fouilles, pour qui la typologie et le tessonier à usage local, constituent les seuls outils accessibles à bref délai.

Raymond BRULET